

329
FM

FRANCE. — XVII^E SIÈCLE

LES MODES SOUS LOUIS XIII. — UN CONTRAT DE MARIAGE. — LA GALERIE DU PALAIS.

1

2

N° 1.

Le Contrat.

La bourgeoisie de bonne étoffe rivalisait quelquefois, à Paris, avec la véritable noblesse ; elle avait des hôtels, des carrosses, s'habillait et se parfumait à l'instar des gens de qualité avec lesquels son savoir-vivre lui permettait de se confondre.

La Bruyère, qui connaissait du temps de Louis XIII ce que les contemporains lui en avaient rapporté, n'hésite pas à offrir aux bourgeois de son époque, comme un modèle à imiter, cette vivante peinture de leurs ancêtres :

« Ils comptoient en toutes choses avec eux-mêmes ; leur dépense étoit proportionnée à leur recette ; leurs livrées, leurs équipages, leurs meubles, leurs tables, leurs maisons de la ville et de la campagne, tout étoit mesuré sur leurs rentes et sur leur condition. Il y avoit, entre eux, des distinctions extérieures qui empêchoient qu'on ne prît la femme du praticien pour celle du magistrat, et le roturier ou le simple valet pour le gentilhomme. Moins appliqués à dissiper ou à grossir leur patrimoine qu'à le maintenir, ils le laissoient entier à leurs héritiers et passoient ainsi d'une vie modérée à une mort tranquille. »

C'est dans ces hauts échelons de la bourgeoisie qu'Abraham Bosse nous fait pénétrer dans son « Mariage à la ville, » suite de six estampes parue en 1633. Une d'elles, intitulée « le Contrat, » est reproduite ici, et nous introduit dans un de ces confortables intérieurs dont les fenêtres à vitres encore garnies de mailles de plomb, la décoration sévère et l'ameublement massif, rappellent le règne précédent.

Assis autour d'une table, les parents et le notaire rédigent le contrat, tandis que, par leur maintien, le futur et la fiancée, se donnant la main, soulignent l'esprit qui vivifie.

C'est la tête couverte que les maîtres de la maison ont accueilli l'homme de loi. Celui-ci, également couvert, a un chapeau à larges ailes et sans ornements, selon l'interdiction prescrite par les édits en ce qui concernait la bourgeoisie. La mise de ce notaire royal, bien que conforme à la gravité de ses fonctions, s'accorde néanmoins avec les exigences de la mode. Quant aux parents, ils ont profité du privilège réservé à leur âge : chez les hommes, on retrouve, indépendamment de la barbe, le chapeau bas, la fraise et le grand manteau du temps du « bon roi ; » les dames montrent, l'une le rabat carré, l'autre le col en ronde à armature de fil d'archal, les manches prodigieusement ballonnées et la robe à *la commodité* traînante et à taille haut placée, accoutrements qui, en 1633, étaient déjà classés parmi les modes surannées. Comme coiffure, chez l'une, c'est la torsade de cheveux placée en arrière de la tête et agrémentée du *rond*, chez l'autre l'antique chaperon « vraie marque et caractère de bourgeoisie que les mères portoient, mais qu'elles ont tellement rogné petit à petit qu'il s'est évanoui tout à fait. » (*Le Roman bourgeois.*)

La jeune personne accomplie qui se trouve en tête à tête avec son futur, porte le costume des grandes dames du temps. Voir au sujet des *bouffons*, des *garcettes*, du fichu-pèlerine et aussi pour tout ce qui fait partie de la toilette du futur, les notices des planches l'Armoire et DX.

Entre les vieux parents discutant les intérêts de leurs enfants et les jeunes gens se jurant un éternel amour, l'artiste a placé, comme pour relier les deux groupes, deux fillettes personnifiant l'enfance. L'une d'elles court après l'autre et s'amuse à l'effrayer à l'aide d'un masque qui, dans la pensée de l'artiste, fait probablement allusion aux sentiments déguisés qui sont mis en avant dans le débat des intérêts stipulés par le contrat. En fait, c'est le masque de la mère ; les dames de la bourgeoisie faisaient encore souvent usage du masque, comme les dames de la noblesse.

N° 2.

La Galerie du Palais.

« Tout ce que l'art humain a jamais inventé
« Pour mieux charmer les sens par la galanterie,
« Et tout ce qu'ont d'appas la grâce et la beauté,
« Se découvre à nos yeux dans cette galerie. »

Ces quatre vers sont le début de la longue tirade accompagnant l'estampe si réputée d'Abraham Bosse, « la Galerie du Palais, » que nous reproduisons ici.

Les *babioles*, c'est-à-dire les menues marchandises de la coquetterie ou de la galanterie qui longtemps ne fu-



FRANCE XVII^E SIECLE

FRANCE XVIITH CENTY

FRANKREICH XVII^{TES} JAHR^T

F M

IMP. FIRMIN DIDOT et C^o PARIS

S^t Elme Gautier del.

rent à la mode que si elles venaient du Palais, se vendaient dans la galerie Mercière, en haut des degrés de la cour du Mai. C'était par excellence (les autres ne comptant que comme annexes,) la « galerie du Palais. »

Dans cette scène, trois boutiques étalent leurs marchandises.

A droite, celle de la lingère a en montre des grands cols et des collerettes, des nœuds, des manchettes, des ver-tugades, des fichus-pélerines de dentelle ou de point-coupé, lingerie à la mode depuis l'interdiction faite en 1620 de la passementerie milanaise, tous objets qui donnaient lieu de la part des classes riches à des dépenses excessives; les cartons de divers formats sont pleins des mystères non moins dispendieux de la toilette secrète. La lingère essaie d'attirer avec une œillade le galant qui passe avec sa dame. Ce cavalier, avec le *balagnie* drapé sur son bras gauche, porte le pourpoint sans ceinture, sur lequel passe un baudrier maintenant l'épée droite; son costume et celui de la dame à laquelle il donne la main, ont été décrits dans plusieurs des notices de nos planches.

L'étalage du mercier devant lequel on se presse, se compose d'éventails, de nœuds de rubans, de ces gants à l'occasion, à la nécessité, à la *Phyllis*, à la *Cadenet*, à la *frangipane*, etc., qui, entrés seulement depuis Henri III dans l'usage courant de la belle société, faisaient alors fureur. Les merciers vendaient aussi, par privilège, de la joaillerie et jusqu'à de l'orfèvrerie d'accoutrement. Au fond de la boutique, le marchand cherche à atteindre un des cartons étagés dont l'étiquette annonce que c'est en cet endroit que se faisait le débit des éventails dont Bosse avait dessiné les figures. Dans le gracieux costume des dames qui se sont arrêtées devant cette boutique, la coiffure est accompagnée d'un mouchoir de tête rappelant le chaperon. Fitelev, dans sa *Contre-Mode* (1642), constate les efforts que l'on fit pour rajeunir le chaperon et le replacer parmi les coiffures à la mode. « Les mercières du Palais « galantisent de ce côté, » dit-il, « pour en faire naître l'envie à celles qui les visitent pour s'informer des nouveautés. » Le joli seigneur qui aide ces dames dans leur choix, porte le même costume que celui de notre premier cavalier; cette uniformité montre déjà la despotique influence de la mode. Il s'informe du prix d'un éventail à une demoiselle de boutique modestement vêtue de la hongrelaine et d'une robe à grands plis.

La troisième boutique à gauche est celle d'Augustin Courbé que l'on reconnaît de suite pour « libraire du roi, » au tapis fleurdelisé qui descend jusqu'à terre au dehors et sur lequel s'appuie un de ces cavaliers « aventureux qui, en lisant les romans, s'animaient à combattre, » comme disent les vers placés au-dessous de l'estampe originale.

La femme du libraire offre, de l'air le plus engageant, à ce cavalier en petit manteau posé droit sur les épaules et en toilette raffinée, la *Marianne* de Tristan l'Hermite, tragédie qui eut un succès prodigieux en 1636, au théâtre du Marais, en concurrence avec *le Cid* représenté à l'hôtel de Bourgogne. L'édition in-quarto de cette pièce, qu'examine le seigneur, parut chez Courbé, l'année d'après, avec un frontispice d'Abraham Bosse.

Au fond de la boutique, on aperçoit des rayons et des livres rangés, où se côtoient, d'après les inscriptions en gros caractères placées au-dessus de l'étalage, les ouvrages sacrés et les ouvrages profanes, les romans et les livres

d'histoire : la *Biblia sacra*, Rabelais, *l'Art de parvenir*, Plutarque, Cicéron, *l'Astrée* de M. d'Urfé, les œuvres de Goudeau, évêque de Grasse, Clitophon, les *Tableaux* de Philostrate, Machiavel, Sénèque, les œuvres de Boccace, les *Postures* d'Arétin, *l'Ariane* de Desmarets, etc., enfin tout ce qu'il était de mode de lire dans les salons où se réunissaient les beaux esprits, les gentilshommes et les grandes dames.

Les autres galeries avaient toutes leurs libraires, et c'est chez ces marchands qu'on allait s'achalander de classiques, de nouveautés à la mode, et de tous les livres en général. D'autres libraires étaient confinés dans le quartier de l'Université, en vertu des anciens édits ; mais on donnait la préférence à ceux du Palais, quand il s'agissait de se procurer des livres de choix.

Corneille plaça dans la Galerie du Palais la comédie qui en porte le nom. Il y fait défiler les galants et galantes sous les appels du libraire ou de la lingère.

Voir, pour le texte : *Quicherat*, Histoire du Costume en France. — *M. Augustin Challamel*, Mémoires du peuple français, 1870, *Hachette*. — *Paul Lacroix*, Dix-septième siècle, Institutions, Usages et Costumes, *Didot*, 1880.

